

son exhortation, il reconduisit la visiteuse, il regardait d'un œil enflammé sa misérable église, voyant déjà en imagination s'élever à cette place une église toute neuve, en pierre, au clocher ajouré, plus belle que les temples protestants du voisinage, et il voyait encore s'y presser, à la suite de leur maître, tous les tenanciers d'Erlington, bien d'autres aussi, entraînés par l'exemple donné de si haut ; il se voyait lui-même officiant avec des ornements d'or et de soie, au milieu d'un flamboiement de cierges, d'un nuage d'encens parfumé. Ce qu'il ne voyait pas, c'était l'holocauste immolé pour obtenir tous ces biens, la jeune créature qui était venue chercher auprès de lui assistance et consolation et qui s'en allait plus incertaine et plus affligée qu'elle n'était venue.

La voiture était repartie, et, renversée sur les coussins, Simone défaillait presque. Le matin, elle avait laissé son déjeuner intact ; l'épuisement physique ajoutait encore à son immense fatigue morale. Le sacrifice, repoussé avec horreur, n'était donc pas impossible, pour qu'un prêtre, un vieillard expérimenté, l'autorisât, le conseillât ? Est-ce qu'elle se serait trompée, aveuglée par l'égoïsme, par l'ignorance de la vie ? Qui la tirerait de cette angoisse ? Qui trancherait ce doute poignant ?

Faute de mieux, elle se prit à chercher quel eût été l'avis de ses parents s'ils étaient à même de le lui donner.

Son père ?... Il devait tant souffrir en ce moment ! Quel courage il lui faudrait pour repousser ce salut espéré ! Sa mère ? Simone connaissait la passion de Mme d'Avron. Ne serait-elle pas la première à implorer sa fille pour son mari, à vouloir le sauver à tout prix ?

Et les enfants ? Qui sait si, un jour, les enfants ne lui reprocheraient pas le déshonneur, la mort de leur père pour lequel, à sa place, ils auraient peut-être eu le courage de se dévouer ?

Alors, affolée en sa détresse, Simone songea encore à Osmin. Osmin, cet homme du peuple, ce vulgaire manieur d'affaires !... Il avait consacré toute sa vie au devoir filial ; il n'aurait pas, lui, laissé aller son père en prison ! Et elle remontait plus haut, plus loin, cherchant des encouragements, des exemples. Du passé, une figure se détachait, entourée d'une sorte de culte. L'aïeule héroïne n'avait pas hésité, elle, quand il s'était agi de donner sa vie pour les siens !

Ainsi, tous la condamnaient, tous ceux qui avaient droit à sa tendresse, à sa vénération, à sa confiance, et comme elle se débattait encore contre la certitude accablante de sa lâcheté et de son erreur, une seconde fois, obéissant à des ordres reçus au départ, le cocher arrêta les chevaux.

Au lieu de revenir à Erlington, on était entré dans le village duquel dépendait l'église du Père Arnaud, et l'on se trouvait devant une porte au-dessus de laquelle Simone lut cette inscription : *Post-Office, Telegraph.*

Abaissant le marchepied, le domestique immobile attendait qu'elle descendit, et elle descendit, machinalement, cédant à une impulsion irrésistible.

Elle entra dans le bureau du télégraphe, situé au fond d'un petit magasin où l'on vendait de l'épicerie. En la voyant s'avancer vers le guichet, un grand garçon, occupé à fourrager dans un baril de harengs, se redressa, s'essuya les mains, ôta son tablier et vint majestueusement s'asseoir derrière le grillage.

Les doigts de Simone tremblaient tellement qu'il lui fallut une minute pour tirer de sa poche la dépêche de lady Eleanor. Elle la passa à l'employé, qui se mit à pointer les mots, et dit :

— *Five shillings.*

A grand-peine, Simone retrouva sa bourse, mais il lui fut impossible de compter la monnaie, ce que dut faire à sa place le télégraphiste, avec le mépris naturel à un employé doublé d'un commerçant. Il avait tourné le dos, et elle restait encore là, hésitante, éperdue, prête à ouvrir la bouche pour le rappeler, redemander la dépêche ; mais, déjà, retentissaient les petits coups secs, frappés par la machine électrique en mouvement.

Il était trop tard pour rien changer.

Du même pas automatique qu'à son entrée, Simone sortit du bureau. Sans trop savoir comment, elle se retrouva dans la voiture, lancée maintenant au grand galop sur la route d'Erlington, et, au bout de deux ou trois minutes seulement, elle se rendit bien compte de ce qu'elle venait de faire.

Alors, une dernière révolte, un dernier sursaut d'horreur et de dégoût la soulevèrent, et, affolée, elle voulut revenir en arrière, ne pas rentrer là où on l'attendait, sauter à bas de cette voiture, s'enfuir à travers les bois. Elle essaya de baisser les glaces, qui résistèrent, d'appeler le cocher, qui n'entendit pas. N'y aurait-il pas, au moins, sur la route un passant capable de venir à son appel, de lui porter secours.

Vivement, avec son mouchoir, elle essuya les vitres ternies. On était en plein champ, sur un chemin désert. Un bruit de roues se distinguait pourtant, et, venant en sens inverse, apparaissait un petit dog-cart attelé d'un poney. Au moment où les deux équi-

pages se croisèrent, elle se jeta en avant, tandis que le gentleman, assis sur le siège du dog-cart, se penchait pour regarder à l'intérieur de la voiture, et Simone, qui était prête à appeler un étranger à son aide, resta muette en présence de Thomas Erlington.

Il dut pourtant deviner son intention, car il stoppa brusquement, puis, tournant bride, se lança à la poursuite de la voiture qui filait de plus belle. Mais, entre son poney et les trotteurs de lady Eleanor, la lutte était trop inégale, et, au bout de quelques minutes, il resta en arrière, distancé.

Était-ce un ami, un protecteur qu'elle laissait là ? Simone l'ignorait. A première vue, il lui avait déplu. A présent, la haine de lady Eleanor le lui rendait sympathique. Mais qu'importait ! elle avait eu le temps de réfléchir. Ni lui ni personne ne pouvait plus rien pour elle, liée maintenant par sa parole, livrée à la fatalité.

Pas une joie ne lui vint du bonheur, de la délivrance des siens. Trop chèrement elle les achetait !

Si longue en allant, comme, au retour, la course avait été rapide ! Déjà le landau franchissait les grilles larges ouvertes d'Erlington. Simone revit, sur le perron, lady Eleanor. Est-ce qu'elle était restée là tout le temps ?

— Ma dépêche ? demanda-t-elle.

— Elle est partie... répondit Simone d'une voix à demi-étranglée.

Pas un mot de plus ne fut échangé tandis que les deux femmes rentraient ensemble. Lady Eleanor accompagna Simone dans sa chambre, et alors, seulement, la serrant dans ses bras,

— Ma fille ! dit-elle.

VII

Simone ne lui rendit pas son étreinte. Elle était raide, pâle, glacée, le corps et l'âme subitement engourdis.

— Pauvre petite ! reprit lady Eleanor. Cette journée a été rude. Vous êtes fatiguée, et puis vous n'avez pas déjeuné encore.

Simone tomba tout d'une pièce dans le fauteuil qu'on lui avançait devant une petite table servie.

Elle n'avait plus la force de parler, de penser, de résister, et s'abandonnait à ces soins, rappelant un peu ceux que les tortionnaires prodiguaient à leurs patients dans l'intervalle de deux supplices.

Ne parvenant pas à la ranimer, lady Eleanor suggéra :

— Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous coucher et de dormir.

L'idée de s'isoler dans le sommeil, loin de tout et de tous, plut à Simone, qui se laissa conduire à son lit et s'y jeta tout habillée. En mettant sa tête sur l'oreiller, un scrupule lui revenant, elle murmura :

— Il faut avertir mes parents...

— D'après nos conventions, ceci me regarde, répliqua lady Eleanor.

Simone ne dit plus rien et, avec un grand soupir de soulagement, se tournant du côté du mur, ferma les yeux et ne tarda pas à tomber dans un sommeil d'insouciance.

C'était une prostration complète où pas une pensée ne survivait, l'entier épaissement de l'imagination, de l'intelligence, de la mémoire, de tout l'organisme surmené, et quand, après trois ou quatre heures, ce sommeil prit fin, Simone se rappelait à peine ce qui était arrivé, pourquoi elle était là, couchée avant la nuit, et d'où venait cette tristesse, cette angoisse affreuse dont elle se sentait oppressée.

D'un coin de la chambre, lady Eleanor s'avavançait. Alors Simone se souvint et recula jusqu'au fond du lit avec un gémissement de terreur.

Sans se déconcerter, sa tante lui mit sous les yeux une dépêche reçue déjà de M. d'Avron en réponse à la sienne.

C'étaient des remerciements enthousiastes, un hymne de joie, un cantique de bénédiction.

— Vous le voyez, dit-elle, vos parents sont heureux. C'est à mon fils que nous devons songer, à présent !

Et Simone se taisait toujours :

— Levez-vous, prononça-t-elle avec fermeté. Depuis bien des heures déjà, Richard vous attend. Il faut aller le trouver.

— Non ! non ! s'écria énergiquement Simone, je ne veux pas !...

— Reniez-vous votre parole après que j'ai tenu la mienne ?

Simone avait encore cette loyauté héroïque, cette honnêteté absolue qu'on ne rencontre guère, hélas ! que chez les personnes très jeunes, ignorantes de la vie, de ses compromissions forcées, de ses défaillances excusables à force d'être naturelles. Jamais la pensée de se soustraire à sa promesse ne lui était venue : elle ne réclamait qu'un délai, un délai aussi long que possible, et elle suppliait :

— Plus tard ! une autre fois ! pas aujourd'hui !

— Si, aujourd'hui. Dans votre intérêt même, mieux vaut en finir avec des tergiversations inutiles. Que gagne-t-on à ajourner ce qu'on est obligé de faire ? Venez, ma chérie !